

## Working sessions

### Presentations schedule

Narodna galerija, Ljubljana  
Lecture room  
Staff entrance: Puharjeva 9

Wednesday, 13 October

#### Part 1

- 10.30        Nadja Zgonik, Ljubljana  
Landscape and identity in Slovene art history
- 11.00        Peter Krečič, Ljubljana  
Jože Plečnik's church in Bogojina
- 11.30        Maria Masau Dan, Trieste  
Art, artists, collecting, and museums in Trieste
- 12.00        Miroslav Gašparović, Zagreb  
The landscape in Croatian painting from Biedermeier to contemporary art

Lunch 12.30 – 14.00

#### Part 2

- 14.00        Soili Sinisalo  
National and international art of Finland
- 14.30        Ingrid Shak  
Aspects of nationality in Estonian landscape painting  
of the beginning of 20th century
- 15.00        Klaus Weschenfelder  
Romantic Rhine landscape – focus of German national identity  
in 19th century

Discussion

# ICFA

Comité  
International  
des Beaux-Arts

## Compte rendu de la réunion annuelle de l'ICFA, à Ljubljana, du 12 au 16 octobre 2004

### Mardi 12 octobre

18 h. Réception au Musée de la Ville de Ljubljana des Comités internationaux du Verre et des Beaux-Arts. Accueil de Mme Taja Čepič, Conservateur du musée, puis allocution de Mme Nina Zdravič Polič, Présidente du Comité national de Slovénie. Visite libre des nouveaux aménagements et des salles, d'un blanc immaculé, en attente du déploiement des collections. Le musée doit s'ouvrir dans quelques mois. Un large escalier en colimaçon s'enfonce dans le sol jusqu'aux fouilles archéologiques faites sur place.

Le soir, sur une généreuse invitation d'Andrej Smrekar, nous nous retrouvons près de l'Hôtel de Ville, à la *Vinoteka Movia*.

### Mercredi 13 octobre

9 h. Réunion des membres du bureau de l'ICFA à la Galerie Nationale de Slovénie, dans le vaste vestibule de verre inauguré en 2001. Présents : Ch. Brown, président, V. Huchard, trésorière, R. Hurel, secrétaire, S. Lloyd, S. Miss, M. Saabye et K. Weschenfelder. Absents : Birgitta Sandström et Nicolette Sluijter-Seijffert, démissionnaire. Le bureau doit se renouveler car Ch. Brown, V. Huchard et R. Hurel ne souhaitent pas se représenter pour un nouveau mandat de trois années. Nous sommes heureux qu'un membre de l'ICFA, J. Kuhnunch, ait pu se rendre à Séoul pour la Conférence générale de l'ICOM et ainsi représenter notre groupe. Constatant la diminution de nos membres actifs, le bureau s'engage à contacter personnellement de jeunes collègues de musée pour qu'ils rejoignent le comité. Le bureau évoque le programme à venir ainsi que les différentes possibilités pour les réunions prochaines. Le lieu de la réunion de 2005 reste à définir (les villes d'Oxford et de Dublin sont évoquées). Pour 2006, Klaus Weschenfelder propose un séduisant circuit Coburg-Weimar-Nuremberg. Enfin, la réunion de 2007 aura lieu comme prévu, à Vienne, en même temps que la conférence générale de l'ICOM.

9 h. 15 Arrivée des autres membres de l'ICFA. Les inscriptions ont lieu autour d'un petit déjeuner, près de la boutique du musée.

9 h. 45 Paroles de bienvenue de Mme Nina Zdravič Polič, Présidente de l'ICOM pour la Slovénie, assurant qu'elle est heureuse d'apporter son soutien à l'ICFA. Elle rappelle combien l'entrée récente de la Slovénie dans l'Union européenne est importante pour les citoyens slovènes. Par son héritage et son identité la Slovénie, située au cœur de l'Europe, riche de nombreux musées, est un pont entre différentes cultures.

Après l'avoir remercié pour son accueil, Christopher Brown, Président de l'ICFA, nous transmet les vœux de succès pour cette conférence de la part de Samuel Sachs II, dont la santé est meilleure et qui est maintenant Président du Jackson Pollock Trust pour l'encouragement de l'art contemporain. Il remercie Soili Sinisalo qui organisa, en 2003 à Helsinki, notre réunion annuelle et souligne à quel point nous sommes privilégiés d'être accueillis cette année par Andrej Smrekar, dans la très belle ville de Ljubljana.

10 h. 15 En introduction au colloque, Andrej Smrekar, Directeur de la Galerie nationale de Slovénie, rappelle que son pays est dans une phase de transition. Beaucoup de collections ont été, durant le régime communiste, confisquées aux « classes ennemies » et déposées dans les musées à titre de collections permanentes. Depuis le changement de gouvernement, ces œuvres doivent être restituées. Les conservateurs sont partagés entre leur volonté de justice et leur désir de ne pas dépouiller leurs musées. Des négociations se sont engagées auprès des anciens propriétaires et chaque cas reste particulier.

Puis, Andrej Smrekar ouvre et préside la session de travail sur le thème « Paysages et identités ».

10 h. 30 Nadja Zgonik, Professeur à l'Université, Académie d'art de Ljubljana, Slovénie :  
« Paysage et identité dans l'histoire de l'art slovène ».

« Durant les premières années du XXe siècle, une nouvelle méthodologie, dite "géographie de l'art", se fit jour dans l'histoire de l'art, mettant l'accent sur les circonstances et les particularismes locaux de la production culturelle. Les conditions climatiques, la géomorphologie, ainsi que les conditions sociales et l'identité nationale entraient en ligne de compte. Cette nouvelle méthodologie atteignit son sommet à la fin des années 1930, lorsque certains historiens d'art européens, notamment allemands, s'en servirent pour justifier la supériorité de leur culture autochtone et, en cela, elle perdit toute crédibilité. Après la Seconde guerre mondiale, la supériorité des Etats-Unis dans le développement mondial supprima tout intérêt au concept de nation dans le contexte européen et, par là même, l'idée de géographie de l'art n'eut plus de signification.

Ces dernières années, la question de l'identité nationale a été réactualisée. Dans les années 1920 et 1930, à côté des historiens d'art des grands pays, qui à cette époque se désintéressaient de la recherche de l'art géographique, il en existait dans d'autres nations européennes qui ne jouaient pas un rôle prééminent dans la politique de l'Europe, comme par exemple la Slovénie. Izidor Cankar (1886-1958) et France Stelé (1886-1972) qui étudièrent à Vienne, furent les premiers écrivains de l'histoire de l'art slovène à souligner les relations entre l'art et l'identité nationale. Finalement, le récent développement de la géographie de l'art comme méthodologie est aujourd'hui utilisé pour rechercher l'identité de la culture d'un groupe marginal et périphérique (cf. Thomas Da Costa Kaufmann, *Geography of Art*, 2004). Les historiens d'art slovènes reconnurent, au tout début de la rédaction de l'histoire de l'art slovène, que les principaux développements de l'art devaient être étudiés dans chaque région par zones géographiques. Chaque peintre reflète le paysage qu'il habite. C'est l'ouest du pays pour Veno Pilo et Bozidar Javac tournés vers l'Italie et la mer Méditerranée, tandis que Marko Pernhart regarde vers les chaînes des Alpes et l'Autriche ; France Kralj peint les collines du sud vers la Croatie ; et Nicolaj Omerza se tourne vers la Hongrie et les basses terres. Dans les quatre directions de la Slovénie, on peut ainsi considérer les aspects économiques, politiques, symboliques, climatiques, ethniques ou psychologiques de chaque région. »

11 h. Peter Krečič, Directeur du Musée d'Architecture, Ljubljana, Slovénie :  
« L'église de Bogojina de Jože Plečnik ».

« L'église de l'Ascension, à Bogojina, au nord-est de la Slovénie, est l'une des premières réalisations de l'architecte Jože Plečnik (1872-1957) dans son pays et aussi l'une dans laquelle, parmi les nombreux facteurs de conservation et de style, l'expérience du paysage et de la population de la région de Prekmurje joua un rôle décisif. Les deux premiers plans de l'église, réalisés avant même que l'architecte ne visite Bogojina, sont d'une conception idéale, où la démolition totale de l'ancienne église est d'emblée envisagée. Les proportions seules tiennent compte des dimensions d'un petit village et de ses alentours. Cependant, lorsque Plečnik se rendit à Bogojina et visita la première église avec son chœur roman, il trouva que le point de vue du prêtre de la paroisse et des paroissiens, de

conserver ce noyau était juste. Il décida alors de respecter le passé en dessinant un nouveau plan, asymétrique et très original qui incorporait la vieille église, avec ses parties romanes et gothiques, dans le nouveau concept. En faisant cela, il resta fidèle à ses conceptions artistiques, faisant coexister une esthétique novatrice au traditionnel *genius loci*, point de départ d'une redéfinition de l'identité. »

11 h. 30 Discussion à propos des deux conférences : Christopher Brown considère que le terme d'art national possède une connotation péjorative et que l'art du paysage est international. Nadja Zgonik souligne que la Slovénie est un pays ouvert à une culture périphérique et que l'on parle bien du Romantisme allemand ou de l'Impressionnisme français. Stephen Lloyd remarque que l'identité nationale est toujours plus forte dans les petits pays et il mentionne, par exemple, l'art du paysage en Ecosse, dans les pays baltiques ou en Catalogne. Ch. Brown acquiesce, mais maintient que le terme « nationaliste » ne peut plus être utilisé.

12 h. Soili Sinisalo, Directeur du Musée des Beaux-Arts de l'Ateneum, Helsinki, Finlande : « L'art national et international de la Finlande ».

« L'art finlandais est marqué, du début du XIXe siècle jusqu'à l'indépendance du pays, par la nécessité de définir et d'affirmer une identité nationale.

Grâce aux activités de la Société des Beaux-arts de Finlande, appuyées par l'éveil du sentiment national, l'art finlandais connaît, au milieu du XIXe siècle, sa première floraison. L'esthétique de ce mouvement patriotique se reflète tout particulièrement dans la peinture de paysage. Les jeunes artistes, comme Werner Holmberg, poursuivent alors leur formation en Allemagne, principalement à Düsseldorf.

Les années 1880 sont également marquées par le développement de la peinture de plein air et par une internationalisation du monde artistique. Une colonie d'artistes finlandais se constitue à Paris (Albert Edelfelt, Eerö Järnefel, Helena Schjerfbeck, Waino Aaltonen), dont les membres, il est vrai, passent le plus souvent l'été à peindre dans leur pays natal pour profiter de la lumière.

Dans les années 1890, les sujets nationaux adoptent souvent la forme de paysages et de thèmes « kalévaléens » (le *Kalevala* étant la poésie populaire traditionnelle et archaïque). Akseli Gallen-Kallela devient alors le principal interprète du *Kalevala* et la Finlande orientale, la Carélie, jusqu'à son extrémité Nord, et les territoires habités par une population finnoise en Russie, constituent une référence importante.

Gallen-Kallela part le premier dans ces régions, où la majeure partie des poèmes du *Kalevala* a été collectée, où ils sont encore chantés et où persiste un mode de vie archaïque. L'atmosphère de ces contrées reculées, alliée à la magie d'une nature sauvage (la forêt est un thème identitaire essentiel dans la conscience nationale), semble offrir la possibilité de « voir » le monde kalévaléen et de retrouver l'âme et l'esprit de son peuple. La découverte du passé légendaire finnois et son impact sur le développement artistique de son temps ont été comparé à un âge d'or, terme qui désigne désormais cette phase du Romantisme et du Symbolisme finlandais. L'expression stylistique de cette période est alors empruntée aux symbolistes français.

Alors qu'au tournant du siècle, l'autonomie du Grand-duché de Finlande se trouve particulièrement menacée par les aspirations panslavistes de la Russie, l'art permet de témoigner auprès du reste du monde de la vitalité et de la détermination finlandaises. »

12 h. 45 Arrivée au siège de la compagnie Autocommerce d.d. et visite de la collection d'art slovène commencée depuis cinquante ans. Réception dans le hall de l'immeuble Mercedes-Benz et délicieux lunch. Accueil chaleureux des membres de la direction, Mmes Sonia Clement, Vanja Pohar et Sonja Klemenc ainsi que Mme Silva Kordaš, conseillère pour les nouvelles acquisitions d'art.

Nous découvrons une sélection de tableaux de la collection : paysages d'artistes slovènes de la période 1900-1950. L'accrochage comprend des œuvres de Marko Pernhart, Jurij Šubic et plusieurs toiles d'artistes impressionnistes qui marquèrent le renouveau de la peinture slovène : un pastel de Rihard Jakopič, des œuvres d'Ivan Grohar, deux toiles de Matija Jama. Enfin, plus récentes, les œuvres de Venko Pilon (*Marine*, 1935), de Tine Gorjup (*Toits de Ljubjana*, 1945) et deux tableaux de Rajko Slapernik. La visite s'achève par une sympathique photographie de groupe.

Retour à la Galerie Nationale de Slovénie et suite des conférences dans l'auditorium du musée.

15 h. 30 Riitta Ojanperä, Conservateur au Musée des Beaux-Arts de l'Ateneum, Helsinki, Finlande : « Paysage et identité nationale en Finlande entre les deux guerres mondiales ».

« L'indépendance de la Finlande, obtenue en 1917, après une traumatisante guerre civile, créa un changement d'orientation de politique culturelle - dans l'évocation des idéaux finnois et de l'identité nationale - tournant le dos à l'est, à la Russie et à la nouvelle Union Soviétique. Pendant les années 1880, le berceau de la civilisation finnoise originelle - ancienne poésie et culture non altérée - se situait dans les forêts perdues de la Carélie dont la nature sauvage et les paysages devinrent, notamment pendant les années 1890, comme une métaphore de la culture finnoise qui devait être créée et renforcée. Parmi d'autres disciplines artistiques, l'art pictural servit de véritable arme contre l'oppression russe. Pourtant, géographiquement, la plupart de ces régions parcourues par ceux qu'on appelle les « carélianistes », tels de célèbres peintres comme Akseli Gallen-Kallela, ont toujours été sur le côté russe de la frontière est de la Finlande.

Pendant les premières années de l'indépendance, il y eut un besoin de redéfinir l'idée de « culture finnoise » et d'identité nationale représentée en peinture. La culture rurale et le paysage, avec ses fermiers et ses paysans, furent dorénavant la nouvelle colonne vertébrale de l'esprit républicain. Ce fut également à cette population que la nouvelle politique et les autorités culturelles attribuèrent la majeure part dans la réussite finale de l'indépendance nationale. La question d'origine sociale et de langue maternelle des artistes devint plus essentielle que jamais. La place de la langue finnoise, jusqu'aux années 1880, fut un facteur important parmi ceux qui luttèrent pour une identité nationale. Entre les années 1920 et 1930, il y eut une forte tendance à désigner l'élite culturelle, essentiellement celle qui parlait le suédois, comme dépravée. Peu à peu, ce courant amena à se méfier de toute urbanisation et ouverture à l'art international.

En règle générale, le paysage devint le sujet favori des peintres. Le paysage finnois idéal maintenant représentait une scène rurale dans une campagne cultivée et prospère montrant les mérites de la stabilité, de la sécurité et le dur labeur des courageux paysans. Ces paysages n'étaient pas censés représenter juste un thème, ils reflétaient également la mentalité et la spiritualité finnoise de cette nouvelle génération d'artistes - souvent d'origine rurale et de langue finnoise - une spiritualité issue du sol originel, non altéré par les influences étrangères. L'un des plus importants peintres de paysages de cette période fut Eero Nelimarkka, dont les tableaux du sud d'Ostrobothnia, à l'ouest de la Finlande, représentent un état exemplaire de la nouvelle identité finnoise. »

16 h. Ingrid Sahk, Musée de l'Université de Tartu, Tartu, Estonie :

« Reflets de la nationalité dans le paysage estonien au début du XXe siècle ».

« L'art estonien, durant les premières années du XXe siècle, présente un double développement : à la fois une aspiration studieuse à suivre les mouvements modernes et une recherche de la quintessence estonienne. Aussi, les questions de l'art international et national sont d'une extrême importance à cette époque. La pratique du paysage était le genre le plus fréquemment traité par les jeunes artistes estoniens (Johan Koler, Eugen Dücker, Ants Laikmaa), notamment lors de leurs voyages d'étude en France, en Norvège etc.

L'objectif est de montrer les relations, comme les tensions, entre « autochtone » et « étranger » dans l'art du paysage estonien de cette époque. Les tendances « nationales » et « internationales » dans les œuvres des artistes estoniens, peuvent être comparées avec celles des artistes allemands des pays baltes et avec les points de vue des critiques et du public contemporains. A travers quelques exemples significatifs (Oscar Kallis, Paul Raud, Aleksander Tassa), on peut exposer et analyser les choix de sujets des artistes et l'identité qu'ils transmettent.

A cette époque, la comparaison entre la peinture de paysage de l'Allemagne baltique et de l'Estonie, démontre un ensemble de caractères qui témoignent des différentes attitudes face au paysage. Le caractère romantique et idéaliste des premiers (Nikolai Trik : *Le vieux jardin*) contraste avec l'impression d'immédiateté et les vives couleurs des seconds (Konrad Magi : *Le lac Kasanitsa*). De nombreuses œuvres révèlent des traits communs avec l'identité nordique. L'opinion générale est que les tableaux fondés sur des éléments étrangers ne peuvent apporter aucun sentiment national, un concept auquel la nouvelle génération d'artistes estoniens s'oppose. »

16 h. 30 Klaus Weschenfelder, Directeur de la Collection d'art de Veste Cobourg, Cobourg, Allemagne : « Le Rhin dans le paysage romantique : regard sur l'identité germanique au XIXe siècle ».

« Pendant le XIXe siècle, la représentation du Rhin dans le paysage romantique (Karl Gustav Carus, Wilhelm Theodor Nocken ou Karl Joseph Begas avec *Die Loreley*, 1835, inspirée de Brentano) devint l'expression des sentiments patriotiques et du désir d'une identité nationale allemande.

Durant le XIXe siècle, dès la période napoléonienne, la vallée du Rhin Moyen, allant de Mayence à Cologne, forme une frontière que se disputent la France et l'Allemagne. Elle est le symbole du difficile processus d'unification de l'Allemagne et de la montée du patriotisme allemand. Avec les descriptions romantiques du Rhin Moyen dans la littérature allemande (et aussi française avec Lamartine, Musset, Hugo), c'est la peinture de paysage qui exprime le plus fortement l'idée patriotique : la description de cette vallée pittoresque, pénétrée des souvenirs du Moyen Age, rappelle une période brillante et importante de l'histoire allemande.

A l'origine, le vocabulaire esthétique du romantisme rhénan ne fut pas à une invention germanique. Ses racines se trouvent dans la peinture de paysage hollandaise du XVIIe siècle (Roland Savery, Wenzel Hollar) et dans la littérature et la peinture anglaises des XVIIIe et XIXe siècles (William Beckford, comme Lord Byron ou Turner visitèrent la vallée du Rhin).

Les représentations du Rhin, exécutées par les peintres et dessinateurs hollandais, influencèrent non seulement les artistes allemands durant le XVIIIe siècle mais aussi le goût des collectionneurs anglais. Herman Saftleven et Jan Griffier le vieux, qui vécut à Londres, furent suivis par des artistes britanniques de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Leur enthousiasme pour les rives du Rhin était stimulé par l'idée de « pittoresque », une théorie artistique qui fleurissait durant la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Le « Rheinromantik », qui cristallisa l'identité culturelle et nationale en Allemagne durant le XIXe siècle, fut en même temps un « shareware ». Si l'impact décisif, pour cette notion de « Rheinromantik », vint principalement des Hollandais et des Britanniques (caricatures de Richard Doyle), on peut néanmoins qualifier le « Rheinromantik » de phénomène européen. En effet, aucun autre paysage n'eut une telle attraction, durant plus de quatre siècles, sur un si grand nombre d'artistes de pays d'Europe différents. »

17 h. 30 Visite du musée voisin : le Musée d'Art moderne.

Nous sommes accueillis par Mme Zdenka Badovinac, Directeur. Créé avant la Seconde guerre mondiale et ouvert en 1947, le musée présente l'art de 1950 à nos jours. Il a été construit par l'architecte Edo Ravnikar, élève de Plečnik. Dans la petite galerie sont présentées des expositions de taille réduite. Dans le hall central, se tient une exposition sur l'art slovène de 1985 à 1995, période de grands changements et de grande liberté d'expression après la chute du communisme. On découvre un curieux canapé *Nefertiti* par Mirko Bratusa (1990-92), des œuvres de Jože Slak Doka (*Falkand Fish*, 1982) proche d'un Victor Brauner, et de Dusan Kirbiš (*Melting Time II*).

M. Tomaž Kučer, Conservateur, répond à nos questions. Les collections sont ici nationales tandis qu'un autre musée, celui de l'Histoire Contemporaine, développe une politique internationale mais les deux institutions collaborent de manière fructueuse. Les salles permanentes présentent des sculptures de Drago Tršar, des tableaux de Gabrijel Stupica et plusieurs œuvres d'inspiration surréaliste comme les œuvres de Stefan Planing ou d'Irwin ; et aussi, quatre toiles de Zoran Mušič et plusieurs artistes proches du mouvement « support surface » comme Slavoko Thec, Janez Bernik ou France Rotar.

21 h. Réception à la Villa Podrožnik, où nous reçoit, pour un très officiel dîner, Mme Andreja Rihter, Ministre de la Culture de la République de Slovénie. Cette propriété, ancienne demeure d'un industriel au siècle dernier, fut confisquée après la guerre sous le prétexte d'en faire un musée. Finalement, cette résidence est utilisée pour les réceptions officielles. Elle est décorée d'objets hétéroclites (vases Satsuma et Imari, verres de Bohême, Sèvres tardifs), mais quelques tapis persans restent les œuvres les plus significatives.

## Jeudi 14 octobre

8 h. Départ pour Trieste, Italie.

Arrivant du nord, nous découvrons la ville qui s'étend en un large demi-cercle le long de la mer azurée.

10 h. Nous débutons par la visite du Musée d'Art et d'Histoire, encadré d'un jardin jonché de monuments archéologiques.

Son directeur, le Dott. Adriano Dugulin, supervise également les onze musées de la ville de Trieste. Ce musée, est situé sur la colline, près de la cathédrale romane, dans une demeure patricienne. Il possède une grande variété de collections archéologiques dont une partie a récemment été réaménagée. Collections protohistorique, égyptienne (belles feuilles du *Livre des morts*, 1300 av. J.-C), copte, grecque, romaine (Néréide et Eros sur un dauphin) et même une section d'art maya provenant du Salvador (collection Cesare et Lisa Fabietti). Importante suite d'urnes funéraires (*aquilea*) du Frioul.

Le musée s'est formé à partir de plusieurs collections du XIXe siècle. Trieste, par sa situation portuaire a toujours été un lieu d'échanges et de contacts. Au premier étage, grande collection de vases grecs (figures rouges et noires, attiques, étrusques et italiotes) issue de deux familles (collections Sartorio et Ottavio Fontana) et qui fut partagée entre l'Allemagne et l'Italie. L'un des plus exceptionnels trésors du musée est la collection de 254 dessins de Giambattista Tiepolo.

Non loin, dans une sorte de « jardin de mémoire », s'élève le cénotaphe de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) qui, de retour à Rome, après un voyage à Vienne où il avait eut l'honneur d'être présenté à l'empereur, mourut à Trieste, de façon assez mystérieuse, alors qu'il allait s'embarquer pour Ancône. On ne retrouva pas son corps mais, sous l'impulsion de Rossetti et de ses admirateurs de Trieste, un monument à sa mémoire fut commandé, au début du XIXe siècle, au sculpteur Antonio Bosa, élève de Canova. Il fut achevé en 1822. Le portrait de Winckelmann est entouré de muses dont la plus importante est la figure de l'Archéologie.

Ensuite, nous nous dirigeons vers la cathédrale San Giusto (XIVe siècle), aux cinq courtes nefs, ornée de mosaïques du XIIe et de fresques du XIIIe siècle. La chapelle Saint-Joseph est décorée de fresques de Giulio Quaglio (1706).

11 h. 30 Arrivée au Palais Revoltella, musée municipal, où nous accueille son directeur, la Dottoressa Maria Massau Dan.

Le musée est installé dans la résidence de Pasquale Revoltella (1795-1869), entrepreneur et financier d'origine vénitienne. Président des Assicurazioni Generali, collaborateur et ami de Ferdinand de Lesseps, il fut aussi vice-président de la Compagnie pour la réalisation du Canal de Suez. Généreux mécène et collectionneur, il légua son palais et ses œuvres d'art à la ville de Trieste. Le palais construit, entre 1853-1859, par l'architecte berlinois Friedrich Hitzig, élève de Schinkel, est de style composite, néo-baroque, au confluent du style des Habsbourgs et du Paris du Second Empire. Il s'agence autour d'un escalier hélicoïdal orné d'une fontaine - *La nymphe Aurisina* - tandis qu'à l'étage s'élève un groupe allégorique en marbre - *Le percement de l'Isthme de Suez* - encadré des médaillons de Mohammed Saïd Pacha et de Ferdinand de Lesseps, œuvres de Pietro Magni (1817-1877). Les murs et le sol sont en *scagliola* polychrome.

Le baron Revoltella (titre décerné par Maximilien de Habsbourg, dont il était l'ami), fit installer dans sa demeure un système de miroirs pour observer sans être vu les passants de la rue. Sous l'érudite direction de Mme Susanna Gregorat (et de Mme Melania Ravalico, agile traductrice) nous découvrons en détail ce musée si attachant. La bibliothèque est décorée par Cesare dell'Acqua, peintre de Charles VI et aussi de Maximilien de Habsbourg. Les appartements privés au premier étage, et les salles de réception au second, sont une succession de salons et de pièces meublés, aux décors variés. La salle de bal fut décorée par Augusto Tominz, fils du peintre plus connu Jožef (Giuseppe) Tominc,

originaire de Gorizia et dont le musée possède une importante série de portraits, au moins égale à la suite exposée à la Galerie Nationale de Ljubljana.

Outre les tableaux qu'il a donnés (œuvres de Giuseppe B. Bison, Lorenzo Scarabellotto, Carlo Canella, Francesco Hayez), les revenus laissés par le baron Revoltella ont permis au musée de s'enrichir régulièrement (Max Libermann, Franz von Stuck, Jean Jules Geoffroy, Ignazio Zuloaga). C'est ainsi qu'aujourd'hui Trieste possède l'une des plus riches collections de peinture de l'Ottocento (Giovanni Fattori, Filippo Palizzi, Alberto Pasini, Eugenio Scomparini, Umberto Veruda, Glauco Cambon, Giuseppe De Nittis) et du Novecento (Vittorio Bolaffio, Giorgio de Chirico, Carlo Carrà, Giorgio Morandi).

Lors de sa fondation, en 1872, le musée était installé dans le seul palais Revoltella puis, un siècle plus tard, pour contenir l'accroissement des collections, il s'étendit à l'aile contiguë, acquise en 1907, formée de deux palais mitoyens : le Palais Brunner - dont le volume intérieur a été, entre 1962 et 1991, complètement restructuré sous la direction de l'architecte Carlo Scarpa (1906-1978) - et le Palais Baseri, destiné à accueillir les bureaux administratifs du musée.

13 h. Au niveau six, une passerelle joint les trois bâtiments du musée Revoltella, tandis qu'au niveau inférieur une large terrasse plonge sur la magnifique vue panoramique de la ville et du golfe de Trieste. Là, en compagnie de la sympathique équipe du musée, nous partageons un délicieux repas italien.

14 h. Découverte, au gré de chacun, des beautés et curiosités de la ville : l'université (1920) de style mussolinien, la forteresse, le théâtre antique, l'église orthodoxe, la grandiose place de l'Unité italienne, le très impérial Palais de Justice et l'église Saint-Nicolas, qui s'élève à l'extrémité du canal qui partage la ville.

16 h. Arrivée au siège social de la Lloyd Adriatico (consortium de banques, caisses d'épargne et compagnies d'assurance), fondée en 1966 par Ugo Imer (1896-1979). Amateur d'art, celui-ci débuta une collection (peintures, dessins, gravures, arts décoratifs) dès après la Première guerre mondiale et acheta beaucoup en ventes publiques. L'essentiel de la collection est constitué de peintures du XIVe au XVIIIe - maîtres anciens d'écoles variées (Jacobello del Fiore, Karel van Mander, Willelm van Bommel, Domenico Maria Muratori) - tandis que les XIXe et XXe siècles sont plutôt illustrés par des œuvres d'artistes de Trieste (comme Umberto Veruda, Pietro Fragiacomio, Alfredo Tominz).

La collection fait partie intégrante du capital de la société Lloyd Adriatico mais, depuis que cette dernière a été absorbée par le Groupe Allianz, la marge de manœuvre pour les achats est moins libérale. Bien qu'ayant fait l'objet d'expositions partielles dans des musées (Trieste, Venise) cette collection n'est habituellement pas ouverte au public. Nous n'en verrons qu'une partie car les œuvres sont dispersées dans l'ensemble du bâtiment - bureaux et salons qui se succèdent sur six étages - pour la délectation du personnel et des clients.

17 h. 30 Nous avons le privilège de découvrir une autre collection privée, acquise avec passion et perspicacité par M. et Mme Guty. Cet ensemble est très original, car totalement axé sur la peinture, de la fin du XIXe et du début XXe siècles, de Trieste et de l'Italie du nord.

Nous découvrons les peintres Pietro Frangicome, de Venise, Pietro Marussi du groupe de Milan, ou encore Cesare Sofianopulo, d'origine grecque qui étudia à Munich et fait songer à Giorgio de Chirico dans sa période métaphysique, ou encore Arturo Nathan, d'inspiration surréaliste.

19 h. 30 Sur une idée d'Andrej Smekar, dîner dans un lieu magique, dans un petit village de la région du Karst. Nous y découvrons la variété des délicieux vins slovènes aux superbes saveurs et couleurs.

## Vendredi 15 octobre

7 h. 30           Départ pour Zagreb, Croatie.

Tout au long du parcours, jalonné de collines - chacune surmontée d'une petite chapelle - nos hôtes expliquent et commentent les diverses régions parcourues, les monuments, les curiosités géologiques - comme le lac karstique intermittent - et un peu d'histoire notamment sur les récents et tragiques conflits.

10 h.           Après une pause café, arrivée à Zagreb, au cœur de la ville aux grandioses et très impériaux monuments, comme l'Opéra et les musées.

Mme Željka Kolveshi, Présidente du Comité national de la Croatie de l'ICOM nous rejoint.

10 h. 30.        Au musée Mimara, nous sommes accueillis par le directeur, M. Tugomir Lukšić.

Le musée porte le nom d'Ante Topić Mimara (1898-1987), peintre et restaurateur d'œuvres d'art qui fit don de sa très importante collection, en 1986, à la Croatie, sa terre d'origine. L'ensemble est d'une infinie variété, comprenant objets d'art, sculptures et peintures de toutes origines géographiques et de toutes époques. La collection, présentée dès 1987, occupe le bel espace du musée des Beaux Arts de la ville. Créé il y a une trentaine d'années, ce bâtiment du XIXe siècle, à l'origine abritait une école d'art.

Trois cents objets y étaient déjà conservés avant la Seconde guerre mondiale. Aujourd'hui, il comporte plus de 3500 œuvres, allant de la peinture gothique (superbes Pietro Lorenzetti et Barna di Siena) aux bronzes de la Renaissance et de la sculpture du Moyen Age au XIXe siècle. Il possède également une section d'*Arts and Crafts*, une collection de verres et un département d'art Egyptien et Syrien. Au second étage, où sont accrochées les peintures, sont installées également des *glamour rooms* et une salle de conférences.

Actuellement, le musée présente une magnifique exposition itinérante des chefs-d'œuvre de l'art de l'Iran (bronzes du Luristan, rhyton en or, palette en lapis-lazuli). Pour cela les collections chinoises ont été momentanément déplacées. Une politique d'expositions de photographies contemporaines est également menée. Finalement, l'espace réservé à la conservation et aux services de l'administration est un peu à l'étroit. Avec ses concerts, ses présentations de livres avec leurs auteurs, ce musée gouvernemental se veut un espace d'échange culturel. La politique d'achat est dynamique et internationale.

11 h. 30        Visite complète du remarquable Musée des Arts Décoratifs, sous la conduite de son directeur, M. Miroslav Gašparović.

Le bâtiment date de 1881, et aura donc 125 ans l'année prochaine. C'est l'un des plus anciens musées d'arts décoratifs d'Europe, avec celui de Vienne et le Victoria & Albert Museum de Londres. Son fondateur, Izidor Kršnjavi, voulait souligner les relations entre l'art et l'industrie. Ce musée possède toutes sortes de collections et certains fonds, comme le verre ou la photographie (depuis 1893), sont parmi les plus importants d'Europe. Le bâtiment est le seul de Zagreb à avoir été, dès l'origine, construit pour l'usage d'un musée.

Actuellement, se tient une magnifique exposition sur la Duse (1858-1924), avec des prêts (photographies, manuscrits et costumes de scène) provenant de la Fondation Cini à Venise. Les relations sont étroites entre le musée et Ljubljana ; une exposition sur l'Art Nouveau, avec la Russie, est en préparation. Le musée est agencé de manière chronologique, avec de nombreuses *period-rooms* et salles *Revival*. Quelques tableaux importants comme ces deux Balthazar van den Bosche provenant de la galerie Slikat, un portrait d'Antonia Krashik et le *Pèlerinage à Rome* de Kristo Hegedušić. L'ensemble du mobilier Biedermeier et les œuvres religieuses occupent plusieurs grandes galeries. Le musée possède environ 100000 objets, dont plus de 3000 sont exposés.

13 h. 30        Déjeuner dans la belle salle à manger Art Déco qui se trouve au sous-sol du musée.

16 h. 15 Visite de la Galerie Strossmayer, située dans le Palais de l'Académie des Arts et des Sciences de Yougoslavie (dit de Croatie, depuis 1991), réalisé en 1861, par l'architecte allemand Friedrich. Au rez-de-chaussée, s'élève une énorme pierre gravée en écriture glagolitique. Il s'agit de la copie du tombeau de saint Siméon, l'original se trouvant dans la cathédrale de Zagreb.

La collection Strossmayer, superbe pinacothèque, comporte 4000 numéros. La collection a été constituée par l'archevêque Đakovo Josip Juraj Strossmayer (1815-1905), lors de son long séjour à Rome. L'ensemble comporte de nombreux chefs d'œuvres, un délicieux petit tableau de Sassetta, mais aussi des œuvres de Lorenzo d'Alessandro detto Severino, d'Andrea del Sarto, quelques miniatures de Matteo da Milano et un *Adam et Eve* de Mariotto Albertinelli. On admire aussi un Raphaël, qui serait l'une des 24 copies connues de la *Vierge à l'enfant* que vient d'acquérir la National Gallery de Londres. Enfin, Bassano, Salvatore Rosa, Elisabeth Sirani, Federico Benkovic (1677-1753), Frans Floris, Christoph Schwartz (1545-1592) sont les autres maîtres à découvrir, ainsi que quelques peintres français comme Decamps, Delacroix, Gaspard Duguet et Fragonard.

19 h. 30 Nous quittons Zagreb pour retourner en Slovénie, à Kostanjevica na Krki, le village natal de notre hôte.

La nuit est tombée lorsque nous arrivons devant la façade, magnifiquement éclairée, d'un ancien monastère cistercien transformé en lieu d'exposition. Il abrite la Galerie d'art Jože Gorzup (collection d'art contemporain slovène) et le Musée d'art Božidar Jakac (musée de l'école d'art qui rassemble plusieurs donations d'artistes).

La restauration de l'église et du monastère, qui comporte trois étages d'arcades, a été superbement coordonnée par le père d'Andrej Smrekar, comme nous l'explique avec enthousiasme et admiration M. Franci Bogovič, maire de Krško. Le directeur du musée, M. Bojan Božič et nombre de personnalités responsables de cet ensemble sont généreusement restés tard le soir pour notre venue. Le monastère Kostanjevica na Krki fut attaqué lors de la Seconde guerre mondiale, les habitants ayant eu deux heures pour fuir avant sa destruction. Des photographies anciennes montrent l'état catastrophique du monument avant sa restauration.

Les artistes exposés en permanence dans le musée sont notamment France Kralj, peintre, graveur et puissant sculpteur slovène, et Tone Kralj, son jeune frère, très expressionniste. Des peintures religieuses, provenant du monastère des moines chartreux de Pleterje, occupent plusieurs salles. C'est dans l'ancienne église gothique que la Galerie d'art Jože Gorzup organise des expositions sur des artistes contemporains (Dušan Tršar, Edo Murtić, Jože Marinč). Là, sous les arcades médiévales et les pilastres baroques, s'instaure un dialogue entre l'art vivant et l'atmosphère sacrée du passé.

Après la visite des collections, un chaleureux repas, typiquement slovène, est servi dans le cellier du monastère, sous une lumière pleine de mystère.

23 h. 30 Retour à Ljubljana.

## Samedi 16 octobre

10 h. Nous retrouvons Peter Krečič pour une visite de Ljubljana et des nombreux monuments édifiés ou transformés par l'architecte Jože Plečnik, qui a véritablement façonné sa ville natale. Dès ses débuts il reçut deux propositions : la reconstruction du château de Prague et le poste de professeur à Ljubljana.

Nous débutons par la demeure de Plečnik, à Trnovo, ancien faubourg de Ljubljana. D'aspect modeste, elle fut dotée d'une tour additionnelle cylindrique. Les allées du petit jardin qui entoure la maison sont bordées de ciment, un matériau pauvre. Plečnik prônait la simplicité, aussi bien dans les formes que dans l'utilisation des matériaux, pratiquant dans son œuvre une sorte d'*understatement*. Tout près, s'élève l'église autour de laquelle il dessina un parvis flanqué de pyramidions qui rappellent les deux clochers. Il réutilisa des colonnes en leur ajoutant un bloc cubique. L'un de ses aphorismes favoris était : « Si vous voulez cacher un problème, montrez-le ». La colonne à la mémoire de

Napoléon (*Illyria lève-toi*), sur la place de la Révolution française, en est un bon exemple : un morceau de l'arête de l'obélisque s'étant brisé, il le fit remplacer par un bloc de pierre en saillie. Les bords de la rivière Ljubljanica sont ponctués d'œuvres de Plečnik, comme la Colonnade du marché, les Trois ponts, le Pont des Cordonniers flanqué de colonnes et de lampadaires au dessin original, et jusqu'aux rives qu'il fit planter de saules pleureurs.

Nous marchons jusqu'aux vestiges du mur romain d'Emona - ancien nom de Ljubljana - qu'il a aussi restauré. Non loin, le monastère qui jouxte l'église baroque du vénitien Domenico Rossi, a été complètement reconstruit par Plečnik (1952-1956), en partie en béton, et sert aujourd'hui pour les spectacles donnés lors du Festival de Ljubljana ; tout le système électrique est masqué sous la grande dalle de ciment qui recouvre la cour ; contre un mur s'élèvent les bustes de Jože Plečnik et de son assistant Tbitenc.

L'une de ses plus importantes réalisations à Ljubljana est la Bibliothèque Nationale et Universitaire, immeuble en briques et pierres, construit entre 1936 et 1941. Il mena dix-sept années de lutte pour édifier ce bâtiment qui est aujourd'hui l'un des fleurons de Ljubljana. La Villa de Taddeo Zucchari lui servit de modèle. Chaque grosse pierre en bossage, taillée de manière irrégulière, semble enchâssée par hasard entre les briques mais, en réalité, fut placée selon les directives précises du maître. Nous étudions également, sous la conduite érudite et passionnée de Peter Krečič, la façade de la Société slovène de musique, flanquée de hautes colonnes, un lien avec la Grèce. Un des ses élèves construisit le Théâtre Philharmonique. Nous terminons ce pèlerinage sur les traces de Plečnik place du collège des Jésuites devant lequel s'élève le monument dédié à la Vierge Marie et qu'il a redessiné.

12 h. 30      Départ pour Kamnik pod Krimon, situé en altitude.

Là, sous une pluie battante, nous sommes accueillis dans une sympathique auberge où a lieu le traditionnel repas d'adieux. Après les agapes, Christopher Brown prend la parole pour remercier notre hôte et tous ses collaborateurs qui ont organisé cette réunion au programme passionnant et riche de multiples expériences. Il propose la composition du nouveau bureau, à savoir : Stephen Lloyd, Président ; Klaus Weschenfelder, Vice-président, Barbara Jaki, Secrétaire et Jacques Kuhn-munch, Trésorier. Un vote à l'unanimité entérine ce choix et nos vœux de succès accompagnent cette nouvelle équipe.

Sur le chemin du retour, dernier arrêt devant l'église de Črna vas, monument sobre et d'un plan très original de l'architecte Jože Plečnik. Puis ce sont les au revoir à Andrej, Barbara, Mateja, Marta et tous ceux qui nous ont fait découvrir et aimer la Slovénie, pays petit par la taille mais grand par la richesse et la variété de son patrimoine.

Membres de l'ICFA présents à la conférence de Ljubljana 2004 : Christopher Brown, Viviane Huchard, Roselyne Hurel, Barbara Jaki, Stephen Lloyd, Stig Miss, Priscilla E. Muller, Riitta Ojanperä, Marianne Saabye, Ingrid Sahk, Soili Sinisalo, Andrej Smrekar et Klaus Weschenfelder.

Participaient également : Mateja Breščak, Miroslav Gašparović, Jean Huchard, Peter Krečič, Maria Masau Dan, Robert Muller, Nina Zdravič Polič et Nadja Zgonik.

Roselyne Hurel